

Présentation

Fulvio Caccia

Volume 47, Number 4 (270), November 2005

Paris se *montréalise*-t-il?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32830ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Caccia, F. (2005). Présentation. *Liberté*, 47(4), 3–9.

Présentation

Montréal est grand comme un désordre universel.

GASTON MIRON

Paris se *montréalise*-t-il ?

C'est d'abord un souvenir olfactif qui m'a conduit à formuler cette question de la sorte. Un jour que je rentrais chez moi aux Lilas, une petite ville de la proche banlieue de Paris, mon odorat a été sollicité par un effluve oublié. C'était celui qui flottait habituellement aux environs des pizzerias populaires. Jamais auparavant je n'avais perçu cette odeur sinon à Montréal. Brusquement je m'y suis retrouvé. Se pouvait-il que le temps me rattrape, que cette ville si familière, que j'avais quittée dix-sept ans plus tôt, me revienne par le plus curieux des souvenirs ?

Le lecteur s'étonnera peut-être de mon étonnement. Après tout, la mondialisation, avatar du vaste enfant progrès, arase depuis belle lurette les particularités de chaque ville. L'inimitable Jacques Tati dans *Playtime* l'a bien illustré. Mais cette considération demeure secondaire à mes yeux.

Ce qui m'avait alors frappé n'était pas cette réminiscence mais l'intrusion d'un lieu dans un autre. Brusquement Montréal surgissait, dirais-je, dans sa matérialité. Ce trottoir où je marchais était celui de la rue Beaudry où j'avais vécu dix ans. Les gens que je croisais ne m'étaient plus inconnus. Même les maisons avaient une curieuse familiarité avec celles qui bordaient les rues de mon enfance. Ainsi, au détour d'une rue, Montréal était redevenue l'horizon que j'avais cru mettre à distance en émigrant à mon tour, à la suite de mon propre père.

Cette « hallucination simple », pour reprendre une autre expression rimbaldienne, allait servir de fil d'Ariane, ou de madeleine proustienne, pour formuler cette question aux allures provocatrices : est-ce que Paris se *montréalise* ? Mais, me direz-vous, est-ce que je crois *vraiment* que la Ville Lumière, la capitale de la France et de cette République universelle des Lettres, se *montréalise* ? N'aurais-je pas dû, à la place, utiliser un néologisme plus approprié — américanisation, par exemple — pour désigner cette permutableté des espaces urbains qui affecte toutes les grande métropoles du monde ?

Si j'ai tenu à exprimer ce questionnement de la sorte, ce n'est pas par don quichottisme — les villes jeunes et faiblement dotées contre les mastodontes au formidable capital historique et symbolique —, mais bien parce que, dans le contexte de la mondialisation, l'influence entre les villes ne s'exerce plus de la ville du haut vers la ville du bas, soit de la métropole vers la périphérie, mais bien de façon latérale et transversale. La transversalité est affaire de circonstances, du génie de la Mêtis qui est l'intelligence du moment. L'Histoire n'est plus la grande ordonnatrice de la richesse des nations. Aujourd'hui plus qu'hier, peut-être, des petits pays peuvent tirer leur épingle du jeu en comprenant ce que la puissance a d'aléatoire et de réversible.

Historiquement, les villes des marches impériales ont souvent une position propice. Premières à être « pacifiées », elles font *ipso facto* partie intégrante de l'espace politique et économique de la nouvelle puissance au point de se confondre avec l'Empire qu'elles avaient jadis combattu. Mais ce destin tragique est aussi leur chance. Ce sont elles qui secrètent, dans le secret qui leur confère leur apparent anonymat, les anticorps qui leur serviront ensuite à résister. Tel a été et tel demeure le cas de Montréal.

Jadis ville ennemie de New York au temps des colonies, Montréal est devenue la ville étrangère la plus près de cette grande

métropole, et donc du cœur économique, culturel, intellectuel de la puissance américaine. Denys Arcand a fait son miel de cette proximité géopolitique. Il est temps, je crois, d'élargir cette perspective et de s'interroger sur la nature des liens entre les villes — toutes les villes.

Pour ce faire, j'ai suivi deux pistes. La première, la plus familière, est celle de la déambulation. Gaston Miron, ce grand marcheur de la ville, fut le premier à comprendre « le désordre universel » de Montréal. Et à lui donner un sens. Par la marche, en effet, nous quittons l'espace privé du foyer pour entrer dans l'espace public. Nous nous rendons visibles à la ville. Nous la reconnaissons dans sa diversité et nous sommes reconnus par elle. C'est dans ce commerce subtil, intangible entre privé et public que naît la *polis*, la cité en tant qu'espace politique.

Mais cet exercice péripatéticien a aussi une fonction plus prosaïque, celle d'assigner des limites à la ville. Jadis cette frontière découlait de la distance que pouvait couvrir un homme à pied pour défendre son territoire. En deçà de cette ligne, nous sommes dans la ville ; au delà, nous sommes hors d'elle dans un ailleurs constitué d'un entre-deux périphérique que sont les champs cultivés ou encore la forêt d'où vient le barbare, l'étranger. Malheur à celui qui en franchit le seuil sans autorisation — même s'il a l'apparence du frère — , il paiera son outrage par la mort. Remus et Abel nous rappellent cette loi immuable : l'identité, c'est d'abord se reconnaître dans un espace commun.

Le philosophe se chargera par la suite de sanctionner par la raison ce mythe immémorial. Aristote se méfiait des étrangers dans la ville. « La diversité d'origine entre les habitants y excite aussi des querelles jusqu'à ce qu'ils soient bien accoutumés ensemble. De même qu'un État ne se forme pas de toutes sortes de gens, il ne se crée pas non plus en un instant. Tous ceux qui ont admis des étrangers à demeure parmi eux, en ont presque toujours été

dupes¹ ». Rien de nouveau sous le soleil ! Ainsi, il y aurait deux forces qui se meuvent et qui s'opposent dans la ville, l'une centripète, qui consiste à sauvegarder l'identité originelle en la délimitant, et l'autre centrifuge, qui travaille à l'ouvrir.

C'est pourquoi l'arpenteur est la figure de la ville en devenir. Or l'arpenteur par excellence, le *primus inter pares*, c'est le poète. C'est K dans *le Château*. C'est lui qui lui assigne ses limites, qui lui donne son identité avant même que le politique s'en empare et en fasse un enjeu de pouvoir. La ville est tout à la fois chant et contrechant, singularité et ressemblance. Toutes les contradictions de la ville — et donc de la *polis* — s'y trouvent résumées : s'ouvrir aux différences à ce qui peut nous changer et en même temps se fermer à elles pour s'en préserver. L'identité s'oppose à l'altérité comme la place du marché aux murs qui la protègent. Je dirais que le poète participe du premier mouvement, celui des origines, le philosophe (le politique), du second. L'imagination ne tolère pas de frontières, la raison les requiert. Telle est la respiration de la ville. L'histoire se chargera d'étendre ce modèle aux nouvelles formes de représentation géopolitique : l'état-nation.

Mais revenons à la ville et plus particulièrement à ce qui la distingue : ses fortifications. Jadis on mesurait le prestige d'une ville à l'épaisseur et à la hauteur de ses murs. C'est pourquoi les vieilles civilisations ont souvent les murs les plus épais, ayant résisté plus tôt à l'invasion de l'autre, le guerrier barbare — d'où ce réflexe défensif si bien illustré dans la pierre par le réseau des villes-forteresses de Vauban. Les puissances coloniales, par la suite, ont étendu ce modèle à leurs colonies, comme la Citadelle de Québec qui regarde vers la vieille Europe d'où elle est issue. En revanche, Montréal n'a jamais vraiment eu de système de défense digne de ce nom. Ses palissades étaient symboliques et perméables, favorisant ce grand brassage, ce « désordre » pourtant honni par les élites cléricales.

¹ Aristote, *La politique*, Paris, Denoël Gonthier, coll. « Bibliothèque Médiations », 1977, p. 183.

Parce qu'elle était au cœur du « pays des sauvages » où chaque arbre pouvait se « changer en Iroquois », l'ancienne Ville-Marie, devenue Montréal, est née métisse. C'est cet apparent mélange que traduit si bien la poésie de Miron comme l'avait fait jadis un Villon pour ce Paris médiéval en pleine ébullition.

Pourquoi Paris ? Parce que Paris représente avec New York la ville-monde, « la ville totale » par excellence. C'est Gaston Miron qui me l'avait un jour confié alors qu'il me faisait visiter la Ville Lumière en compagnie de Daniel Gagnon. Je me suis longtemps interrogé sur le sens de cette expression mironienne. Je voyais un élément atomique dont les orbites saturées par les électrons n'avaient plus besoin de voir ailleurs pour se stabiliser. Bref c'était une ville complète. Et c'est vrai que ces villes jumelles et impériales ont souvent rivalisé, se plaisant à s'imiter mutuellement. Un exemple parmi tant d'autres, le quotidien parisien *Le Monde* ne publie-t-il pas dans son édition dominicale un cahier du *New York Times* ? C'est pourquoi on a toujours cru que l'influence exercée par la seconde sur la première était « américanisante ». On y reviendra.

Et c'est ici que s'ouvre la seconde piste, celle de Pierre Bourdieu qui, à la fin de sa vie, redoutait de voir l'Europe subir le même sort d'annexion culturelle et économique que le Canada. « L'effet de domination lié à l'intégration dans l'inégalité se voit bien dans le destin du Canada (qui pourrait bien être celui de l'Europe si elle s'oriente vers une sorte d'union douanière avec les États-Unis) ; du fait de l'abaissement des protections traditionnelles qui l'a laissé sans défense, notamment en matière de culture, ce pays est en train de subir une véritable intégration économique et culturelle à la puissance américaine² ».

Montréal, courroie de transmission de l'américanisation galopante ? Jacques Godbout est circonspect et penche plutôt pour la

² Pierre Bourdieu, *Contre-feux 2*, Paris, Raisons d'agir, 2001, p. 101.

prépondérance de l'influence anglo-saxonne sur Montréal dans ce bilan lucide qu'il brosse de notre relation avec Paris depuis cinquante ans. Robert Richard, lui, l'affirme sans ambages, avec fougue et brio, en relevant certaines habitudes langagières ou juridiques imitées de nos voisins du Sud que nos chers cousins d'outre-Atlantique s'empressent de copier sans se douter, les pauvres, qu'ils jettent ainsi le bébé — notre bébé commun, la langue — avec l'eau du bain.

Mais qu'est-ce que l'américanité ?

On a toujours pensé que cette américanité rimait avec spatialité (les grands espaces) en négligeant du coup la temporalité qu'impose la ville. Je prétends que c'est l'inverse. Car l'Amérique s'impose dès l'origine tant par sa force illocutoire que par sa capacité à prendre conscience du *nouveau*. C'est ce qui différencie, affirme Tzvetan Todorov, Amerigo Vespucci, auteur béni du *Mondus Novus* publié en 1503, de son compatriote Christophe Colomb, resté attaché à une conception thomiste du monde. L'un est déjà homme de la Renaissance, l'autre demeure celui du Moyen Âge. L'un est un littéraire, capable d'incendier l'imagination par la parole, l'autre, un navigateur formé à la discipline militaire et au rapport circonstancié. Si le point de vue d'Amerigo triomphe sur celui de son rival et ami Colomb, c'est que sa parole prend en compte l'inédit, le singulier et les magnifie. La fiction l'emporte toujours sur la réalité, la rhétorique du récit sur le plat rapport de voyage. Quatre siècle plus tard, les États-Unis emboîteront le pas à Amerigo et tireront à eux le rêve « nouveau » qui était rattaché à son prénom en laissant les « autres Américains » — dont les Montréalais — « découverts » au sens propre et figuré.

Cette « découverte » n'est pas sans conséquence car elle laisse ouverte la blessure, l'inédit, la singularité, le vertige de l'origine. C'est dans cette faille que niche l'américanité de Montréal. Comment dès lors caractériser l'américanité de Montréal ? Et plus généralement

l'influence mutuelle de Paris et de Montréal ? Pour ce faire, j'ai convié ceux qui ont l'habitude de ces deux villes à nous faire part de leurs perceptions. Le romancier Dominique Noguez a choisi le vers et le conditionnel pour nous faire voyager de Montréal à Paris dans un ironique *capriccio* tricolore. Ce à quoi lui répond Bernard Pozier dans un dialogue outre-atlantique rafraîchissant et étonnamment gémellaire. C'est en promeneur amusé et sagace que Naïm Kattan nous invite à déambuler sur les Champs qui se mondialisent ou sur la *Main* qui en fait autant. Sylvestre Clancier lui emboîte le pas. Son texte est celui d'un flâneur ému devant la disparition des quartiers populaires qu'avaient su si bien chanter les surréalistes à Paris et Gaston Miron, à Montréal auquel il rend hommage. Cette mutation de la ville est également le fil conducteur que suit Michelle Blanc. Le Paris qu'elle arpente est d'abord un Paris des marchés, des cafés du coin qu'elle compare aux habitudes de vie de ses voisins du Plateau Mont-Royal qui, alors qu'elle y vivait, n'était pas encore à la mode. Ces touches anecdotiques, ces morceaux de vie forment une trame, une manière de vivre très urbaine qui reste singulièrement absente des représentations populaires que l'on se fait de Montréal en France. Lise Gauvin en veut pour preuve deux ouvrages récents : *La Belle Province*, l'album de Lucky Luke scénarisé par Laurent Gerra, et *Sous les vents de Neptune*, un policier de Fred Vargas. Dans les deux cas, Montréal est réduite à sa portion congrue. Dans l'imaginaire de « l'homo parisianis », l'américanité des cousins d'Amérique s'y résume aux grands espaces et aux objets de consommation clinquants.

↳ Montréal fait problème. Invisible/trop visible, elle joue un rôle de miroir où le Parisien peut lire à la fois son passé et son avenir. Mais n'est-ce pas dans le fond la fonction de toutes les villes ? Parce qu'elle a été doublement « découverte », parce qu'elle n'a pas l'alibi d'une citadelle coloniale, Montréal est peut-être le paradigme même de la ville mondialisée, avec ses bons et ses mauvais côtés.

Fulvio Caccia